

enseignements africanistes, direction de Laboratoire ou d’Institut d’Ethnologie. De naissance, nous ne sommes séparés que de quelques mois.

Cette estime de mon collègue ne gauchit en rien, je pense, l’appréciation que je porte à son idée de réincarnation, dont les développements synthétisent fort bien les qualités majeures de l’auteur : clarification d’une problématique, mise en situation de la personne composite par rapport au contexte idéologique du cycle de vie et du monde invisible, recours aux expériences énoncées par ses propres étudiants zaïrois, appuis sur des textes divers avec exemples dogon, bambara, wolof, diola, samo, agni, moba, bantou . . . , prise en compte de situations tout à fait particulières, synthèse théorique et comparaisons entre les données africaines et celles provenant d’autres continents. Le tour est accompli. Il a débuté de longue date.

Je me souviens de l’incontournable Payot de 1972 : “L’enfant et son milieu en Afrique Noire. Essais sur l’éducation traditionnelle”. L.-V. Thomas m’avait fait connaître de P. Erny, en 1968, “L’enfant dans la pensée traditionnelle d’Afrique Noire” (Paris : Le Livre africain). Depuis, l’auteur se pose comme le maître de “L’enseignement dans les pays pauvres. Modèles et propositions (Paris : L’Harmattan, 1977) et de “L’ethnologie de l’éducation” (Paris : L’Harmattan, 1981). Même l’ouvrage présent est un matériau pour une psychologie en même temps qu’une approche d’anthropologie religieuse.

En Afrique noire, la réincarnation est conçue comme retour éventuel de l’ancêtre, mais sans que soit élaborée comme en Asie quelque doctrine philosophique, ce qui n’empêche pas l’idée d’avoir un impact considérable sur la perception du nouveau venu à l’intérieur du groupe familial et sur la structuration de la personnalité de l’enfant marqué dans son existence quotidienne comme un réincarné. “Palingénésie (‘nouvelle naissance’) est un terme philosophique qui remonte principalement aux stoïciens pour désigner le retour périodique des mêmes événements. . . . Réincarnation est par contre un terme récent apparu vers 1875 ; il désigne le processus par lequel un même élément psychique ou un même corps subtil se dote d’un corps matériel différent à chacune des existences successives qu’il traverse” (13–14). La *métempsychose* est déplacement ou autre état de l’âme. L’idée de transmigration des âmes désigne le passage du même être spirituel (ou bien quelque chose, une partie, une émanation de la personne) d’un corps à un autre. Mais pensée savante et pensée populaire interfèrent parfois sur ce thème. C’est pourquoi j’apprécie particulièrement l’excellente série d’interrogations des pages 20–21 dont celles-ci : un même ancêtre peut-il revenir dans plusieurs enfants simultanément ? La réincarnation peut-elle s’opérer du vivant même de l’ancêtre ? Comment interpréter les vies simultanées de l’ancêtre dans l’autre monde et dans le monde des vivants en tant que réincarné ?

Selon l’imaginaire africain, dans l’au-delà, on vit en famille, on mange, boit, dort et cultive ses champs. Solidarité des deux mondes ! Les inféconds sont taris, les oubliés sombrent dans l’anonymat. L’auteur restitue parfaitement le jeu des métaphores utilisées par l’Africain à propos des différents états de l’existence, dont la mort

qui régénère et revivifie. Pour preuves : les rêves, divinations, ressemblances physiques, traits de comportement de l’*alter ego*. Le nom devient destin, évidence vécue au quotidien. Les ancêtres tétela sont vus comme réglant la naissance et le sexe de leurs descendants. Chez les Evé, pour qu’un nourrisson décédé revienne sur terre, on l’enterre sous des feuilles à faible profondeur et la mère attend le retour du “même”. Chez les Dogon, il y a transmission du *nyama*. Faro décide, chez les Bambara, si un courant d’air replace le fœtus dans le sein de la mère. L’esprit du *rab* agit chez les Wolof. Généralement on demande au devin l’ancêtre revenu dans le nouveau-né, surtout lorsqu’il pleure souvent “pour demander son identité véritable”. Selon P. Tempels, “on dit que le nouveau-né ‘est’ le défunt, tout en sachant qu’il ne s’identifie pas à lui, car la naissance ne met nullement fin à l’existence du défunt dans le monde des morts” (88). Reste à savoir dans lequel ou lesquels de ses petits-fils un grand-père se réincarne, si la mort d’un cru réincarné est un signe de malédiction. Au Zambèze, la fréquentation des animaux laisse croire que les ancêtres se réincarnent dans des lions, éléphants, crocodiles ou léopards. Montrez-moi vos marques corporelles, je le devinrai peut-être ! Et vous, sachez si votre ancêtre vous a laissé une énergie, un influx, un fluide, une vapeur ou une odeur ? (106) A sentir ! mais en sachant qu’il y a des interprétations savantes et populaires, minimalistes et maximalistes. Les africanistes invoqués dans l’ouvrage vous le diront. Cinq modèles de la page 105 sont éclairants : retour intégral de la personnalité, identité partielle, affinité ontologique, parrainage affectif, identité symbolique par le nom.

De la fin j’avais soif, et la comparaison synthétique avec les données extra-africaines me satisfait, d’abord en douze propositions, puis par les évocations du Proche-Orient antique, de la Grèce, de Rome et de l’Asie (circuit hindouiste de la transmigration *samsara*, interprétations shinto du *karma*, etc.), plus la métémpsychose de Charles Fourier. Sans chercher comme ce dernier auteur “l’harmonie universelle”, on peut noter les multiples harmoniques de cet ouvrage : richesse de l’information, clarté de l’exposé, rigueur de la démonstration, limpidité et vigueur du style. En photo de couverture : un bambin africain tient un pneu d’automobile : cycle de la vie ou roue de la fortune ?

Claude Rivière

Evens, T. M. S., and Don Handelman (eds.): The Manchester School. Practice and Ethnographic Praxis in Anthropology. New York: Berghahn Books, 2006. 334 pp. ISBN 978-1-84545-282-7. Price: \$ 25.00

Wie wird ein Ereignis, eine Situation zu einem Fall, der für die soziologische, pädagogische, juristische oder medizinische Wissenschaft erkenntnisleitend sein kann? Mit dieser Frage in einem Forschungsverbund zur Professionalisierung von Lernberatung in unterschiedlichen Handlungskontexten konfrontiert, schien die in den ethnologischen und soziologischen Wissenschaften angewandte “extended-case method” der britischen Sozialanthropologie eine Antwort zu bieten. Gemeinhin wird sie als ein Verfahren definiert, das von der detaillierten

Untersuchung spezifischer Ereignisse oder miteinander verknüpfter Ereignisketten generelle theoretische Prinzipien abzuleiten versucht. Dabei wird das erhobene Forschungsmaterial nur soweit geordnet, wie es der einheitliche Charakter des untersuchten sozialen Gegenstands erfordert.

Im Fall des Forschungsverbundes lagen vor allem biographiezentrierte Interviews und detaillierte Situationsbeschreibungen sozialer Settings vor. Im Verlauf der Aufbereitung dieses Materials wurde nach und nach deutlich, dass die Darstellung der chronologischen Abfolge der Erlebnisse, ihre Beziehungen zueinander und der Einfluss, den die jeweiligen Umwelten auf sie ausüben, eine starke subjektive Einfärbung aufwiesen. Dies erschwerte eine Systematisierung der Einzelfallstudien. Die enge Interaktion zwischen Forscher und Untersuchungsperson/-gruppe bei der teilnehmenden Beobachtung oder bei den biographischen Interviews machte jede beschriebene Situation zu einem einzigartigen, unwiederholbaren Ereignis. Dies sorgte in den Diskussionen des Forschungsverbundes über das Verhältnis zwischen dem Partikularen des Falles einerseits und daraus ableitbaren, generalisierbaren Makroprozessen andererseits für Klärungsbedarf, wobei gänzlich offen blieb, inwieweit Fälle, eben wegen ihres subjektiven Charakters, zur Überprüfung von Theorien geeignet sind.

Anhand welcher Kriterien lässt sich entscheiden, welcher Quantität bzw. Qualität die erhobenen Daten von Handlungen und Ereignissen sind? Welche zeitliche Tiefe des Falls repräsentiert die Datenbasis? Wie gesichert sind die Mitteilungen der Informanten? Welche gegenwärtigen Normierungen und Konditionierungen bestimmen die Interpretationen des Informanten? Und schließlich wie repräsentativ ist die Auswahl der Fälle und Ereignisse, d. h. der alltäglichen Praxis? Auch der ethnologischen Praxis sind diese Fragen nicht fremd und sorgen beständig für kritische Einlassungen über den Nutzen der „extended-case method“ für die Forschung. In dem vorliegenden Sammelband von Evans und Handelman sind es diese kritischen Einwände, denen die Autorinnen und Autoren in ihrer Auseinandersetzung mit der als Manchester School bekannt gewordenen sozialanthropologischen Forschungsrichtung ihre Aufmerksamkeit schenken. Dabei verhehlen sie nicht, dass es für sie gerade diese kritischen Fragen an diese Methode sind, die ihre Bedeutung für die ethnologische Erkenntnisgewinnung ausmachen.

Zweierlei steht bei der Manchester School im Vordergrund: Zum einen die Idee, das gesellschaftliche Zusammenleben von Menschen als eines von Konflikten beherrschtes wahrzunehmen, die in historischen Konfigurationen begründet sind und der jeweiligen Situation ihren Stempel aufdrücken. Und zum anderen die Überzeugung, sich im Forschungsprozess nicht von Theorien leiten zu lassen, sondern möglichst dicht an den Aktionen und Handlungen der beteiligten Akteure zu bleiben und sich an ihnen zu orientieren. Auf die ethnologische Theoriebildung und die ethnographische Präsentation von Feldforschungsmaterial hat dieser Ansatz ungemein belebend gewirkt und schließlich mit dazu beigetragen, ethnolo-

gische Forschungen in den 1950er Jahren aus ihrer Beschränkung auf koloniale Gesellschaften zu lösen.

In drei umfangreichen Sektionen setzen sich die Autoren und Autorinnen mit den theoretischen Implikationen der Methode, ihrer Entstehungsgeschichte und ihrer Bedeutung und Potentialität für heutige gesellschaftliche Wandlungsprozesse auseinander. Trotz oder gerade wegen der postmodernen Einsprüche gegen eine allzu selbstsichere ethnologische Erkenntnistheorie, die nur die Dekonstruktion und Reflexion betont, erweist sich die von der Manchester School initiierte Verbindung von Theoretisierung und direkter Beobachtung von Praxis in der Feldforschung aktueller denn je für eine Theorie der Praxis und für eine ethnologische Praxis. Hierin sehen die Autoren und Autorinnen des Sammelbandes das eigentliche Potential der von Max Gluckman und J. Clyde Mitchell entwickelten „extended-case method“ und der aus ihr folgenden Situationsanalyse.

Beginnend mit den Artikeln „Ethnographic Data in British Social Anthropology“ von Gluckman aus dem Jahre 1961 und Mitchells Reflexion über „Case and Situation Analysis“ aus dem Jahre 1982, in denen die beiden die Grundzüge ihres Ansatzes ausführen, eröffnen Evans und Handelman die Sektion der theoretischen Implikationen anhand der Fragen nach der Beziehung zwischen den Mikro- und Makroebenen des sozialen Lebens und wie sie zu erkennen ist und fragen nach der inneren Verbindung zwischen der wieder aktuell gewordenen sozialwissenschaftlichen Betonung sozialer Prozesse und der Herausbildung der „extended-case method“. Für Evans zeigt sich in der nie abgeschlossenen, fortdauernden engen Verbindung und Aufeinanderfolge von Aktion und Reaktion im Handeln der Menschen eine ontologische Dimension des menschlichen Seins, die, auf den prozessualen Charakter einer Situation übertragen, als eine ethisch bestimmte Realität von gegenseitigen Verantwortungsbeziehungen und -zuschreibungen erscheint. Im beständigen Nehmen und Geben, Agieren und Reagieren der Akteure entstehen Beziehungsgefüge, die vorhergehende Beziehungen fortsetzen, erweitern, verändern oder unterbrechen können. Jede dieser Handlungssequenzen wird von den Normen, Regeln, historischen Erfahrungen, kulturell bedingten Verhaltensweisen der Gesellschaft mitbestimmt und beeinflusst diese wiederum.

Andreas Glaeser versteht aus einer soziologischen Perspektive heraus das ethnographische Vorgehen der „extended-case method“ als eines, das die Praxis der Akteure dokumentiert und es erleichtert, mit theoriegeleiteten Fragestellungen an diese heranzutreten und Handlungsfolgen, das heißt konkrete Lebenspraxen, sowohl reflexiv zu analysieren als auch in ihren emotionalen Prozessverläufen zu verstehen. Don Handelman erweitert diesen Blick, indem er die Darstellung von Fällen und Situationen als Beschreibungen mikrohistorischer Prozesse deutet, die zeigen, wie Menschen ihr Handeln, ihre Praxis, praktizieren und so offene historische Prozesse generieren. In diesem Sinne hält die „extended-case method“ nicht Rückschau auf vergangene Prozesse sondern spürt die in den Praxen der Menschen sich zeigenden Zukunftsoptionen auf. Bruce Kapferer, der noch bei

Gluckman studieren konnte, betont, wie gerade die Be- trachtung gesellschaftlicher Konflikte in der "extended-case method" einen eminent politischen Gehalt aufweist und aus diesem Grund in der Geschichte der Manchester School immer wieder für Anfeindungen sorgte. Diese starke politische Orientierung hat der "extended-case method" letztlich zu ihrer auch heute noch innovativen Kraft für die ethnologische und soziologische Forschung verholfen.

Im Kapitel zur Geschichte der "extended-case method" wird die Entstehungsgeschichte der Manchester School, ihre Verwicklungen mit der kolonialen Vergangenheit Großbritanniens, ihre wichtigsten Vertreter und Vertreterinnen und die Bedeutung der Methode für verwandte Disziplinen wie Sozial- und Politikwissenschaften herausgestellt. David Mills konzentriert sich in seinem Beitrag auf die unmittelbare Entstehungsgeschichte der Manchester School. Nach der Übernahme der Leitung des Rhodes-Livingston Institute in den 1940er Jahren sorgte Gluckman für eine Forschungsstrategie, die den durch die koloniale Situation hervorgerufenen Wandlungsprozessen in verschiedenen afrikanischen Gesellschaften mehr Beachtung schenkte. Die in dieser Zeit unter seiner Leitung entstandenen Forschungsarbeiten rückten, um die beobachtbaren gesellschaftlichen Wandlungsprozesse darstellen zu können, von der für die britische Anthropologie kennzeichnenden funktionalistischen und strukturfunktionalistischen Beschreibung von Gesellschaften ab und gingen dazu über, aus der beobachteten Praxis der Akteure heraus deren Gesellschaftsentwürfe zu untersuchen und ihren prozessualen Charakter herauszustellen.

Für Marian Kemppny liegt das Besondere der Manchester School in der Fähigkeit, das erhobene ethnographische Datenmaterial über die gemeinsame Arbeitsform Seminar und erneuter Analyse beständig neu zu überdenken und dadurch einen stetigen Prozess von Überprüfung und Neuinterpretation anzustoßen. In diesem Sinne kann auch nicht davon gesprochen werden, dass es ihren Vertreterinnen und Vertreter um die Bildung neuer theoretischer Entwürfe geht, sondern darum, anhand ihrer ethnographischen Daten gemeinsame Lernprozesse zu initiieren. Letztlich ging es darum, nicht über etwas zu theoretisieren, sondern sich praktisches Wissen anzueignen und zu benutzen.

Ronald Frankenberg schließlich stellt Gluckman und die Manchester School in den historischen Kontext von Marx und Freud, zwei explizite Vertreter der Untersuchung über die Auswirkungen von Konflikten auf gesellschaftliche und individuelle Prozesse, was für ihn darauf verweist, dass diese Art, Anthropologie zu betreiben, ein politisches Verständnis voraussetzt.

In der dritten Sektion stellen die Herausgeber eine Reihe von Studien vor, die sich anhand heutiger gesellschaftlicher Transformations- und Wandlungsprozesse mit den Vorteilen und Nachteilen der "extended-case method" auseinandersetzen. Karin Norman schildert zwei Fallgeschichten von kosovarischen Flüchtlingen in Schweden. Während im ersten Fall die Flüchtlingsfamilie sich damit auseinandersetzen muss, wie der schwe-

dische Staat durch seine Gesetzgebung sie zu einer separaten sozialen Kategorie und Existenz als Flüchtlinge verurteilt, schildert Norman im zweiten Fall, die Arbeitsweise einer psychiatrischen Beratung für traumatisierte Flüchtlinge. Anhand der beiden Fallbeschreibungen gelingt es Norman, das Spezifische der "extended-case method" herauszuarbeiten: die Darstellung der Dynamiken von Praxis in einem spezifischen, durch geschichtliche Erfahrungen, Normen und Regeln bestimmten Kontext. C. Bawa Yamba konzentriert sich in seiner Studie auf die im Rahmen einer Aufklärungskampagne über HIV und Aids in Sambia wieder aufkommenden Furcht vor Hexen. Ausgelöst durch ein schwedisches Hilfsprojekt, das sich, um an die Vorstellungswelt der ländlichen Bevölkerung anschlussfähig zu sein, an dem ethnographisch dokumentierten Glauben an Hexen orientiert, unterzieht Yamba die "extended-case method" einer vehementen Kritik und fordert dazu auf, ihre Prozessdarstellungen nicht als verbindliche Wahrheiten anzusehen, sondern immer wieder neu zu überprüfen bzw. erneut, an den aktuellen Prozessen orientiert, zu analysieren. Björn Lindgren schildert wie der Versuch einer Tochter, das Erbe ihres Vaters anzutreten in Südsimbabwe eine Krise auslöst. Die Dorfbevölkerung verweigert sich in diesem Fall der Tradition, dass der unmittelbare Nachfahre des Dorfchefs dessen Amt nach seinem Tode übernimmt, da eine weibliche Nachfolge nicht vorgesehen ist. Lindgren weist darauf hin, dass es gerade durch die "extended-case method" möglich ist, Informationen über die Politiken der Ethnizität und den daraus resultierenden Konflikten zu erfahren. Sally Falk Moore schließlich zeigt anhand der "extended-case method", wie sich an einem kleinen lokalen Ereignis in einem Dorf in Tansania die Widersprüche der tansanischen Sozialismusvariante offenbaren.

Bruce Kapferer beschließt den Band zur Manchester School mit einem Essay, in dem er die Verfahrensweise der "extended-case method" und der Situationsanalyse nochmals Revue passieren lässt und dafür plädiert, beide als Ausdruck einer prozessorientierten Analyse zu fassen, die sich den Unterschieden menschlichen Handelns durch ihre Praxis widmet.

Die Modernisierung der ethnologischen Forschungsmethoden durch die Manchester School scheint, so legt es der vorliegende Band jedenfalls nahe, noch keineswegs abgeschlossen zu sein. Die Diskussionen in dem anfänglich genannten Forschungsverbund verweisen zumindest darauf, dass die von Gluckman so gerne getätigte Analyse und Reanalyse vorhandener Forschungsmaterialien aktueller ist, als vielleicht gedacht. In diesem Sinne sorgt der vorliegende Band für entsprechenden Diskussionsstoff.

Roland Drubig

Fardon, Richard: *Lela in Bali. History through Ceremony in Cameroon*. New York: Berghahn Books, 2006. 162 pp. ISBN 978-1-84545-215-5. (Cameroon Studies, 7) Price: \$ 65.00

In "Lela in Bali" verfolgt Richard Fardon die Spur des wichtigsten jährlichen Festivals in den Bali-Königre-